

Chapitre 2 : Nono et Biquette

Thomas traversa la clairière en se dirigeant vers la cabane en bois. Il ne marcha que quelques dizaines de pas, écrasant de ses pieds des petites fougères, déjà roussies par l'automne, lorsqu'il aperçut, posée près de la petite maison, une grosse bûche en bois de chêne. Aussitôt assis dessus, il entendit un léger bruit de ronflement.

Il dort encore, attendons qu'il se réveille, pensa-t-il.

Il regarda alors la cabane et puis, en tant que grand expert de leur fabrication, il s'intéressa à sa construction.

Ce n'est pas mal fait mais il a fallu être au moins deux pour la construire, se dit-il.

Elle mesurait environ quatre mètres de long sur deux mètres de largeur. À chaque coin, on avait enfoncé profondément dans le sol, un gros rondin de bois qui servait de support – près du sol et tout autour – à une rangée de vieilles planches de maçon et il en était de même sur le haut, près du toit. L'espace restant entre ces deux rangées de planches avait été comblé par des petits rondins de bois mal joints.

Une vieille porte de récupération verte avait été clouée avec son montant sur les planches et servait, ainsi, de seule ouverture à la cabane. Le toit, d'une très légère pente, était également fait de rondins sur lesquels on avait cloué de vieux bouts de bâches bleues ainsi qu'une nappe en toile cirée jaune sur laquelle on pouvait encore voir le dessin de fleurs rouges.

Houai ! Ce n'est pas mal fait.

Puis, Thomas regarda l'heure à sa montre.

Il est déjà sept heures, Phénix m'a conseillé d'attendre que l'homme de la cabane se réveille avant d'aller lui demander de l'aide, pensa-t-il. Mais je commence vraiment à avoir soif. À sept heures et demie, s'il ne se manifeste pas, j'irai frapper à sa porte.

Maintenant il n'avait plus peur, avec le jour qui s'était levé, il était sûr de pouvoir rentrer chez lui. Ce qui le préoccupait le plus, c'était la réaction du professeur de sciences, de la directrice du collège et de ses parents, gare à *l'engueulade* et aux punitions !

Bah, ce n'est pas de ma faute, après tout, si je me suis perdu. Mais sans ces événements, jamais je n'aurais eu cette extraordinaire rencontre avec le Phénix. Un bel oiseau de feu m'a parlé de la vie, du feu, de Jésus. Non, je n'ai pas rêvé, c'est quand même incroyable mais je dois taire cette rencontre, il a raison Phénix, personne ne voudra me croire si j'en parle.

Et puis Thomas ferma un peu les yeux et une image apparut aussitôt, dans sa tête. C'était l'image du visage d'Alexandra ; elle lui souriait, les lèvres entrouvertes, de ses petites dents blanches. Elle avait gardé ses belles joues d'enfant, parsemées de quelques petites taches de rousseur

Puis une autre image suivit, celle de sa poitrine, deux petits seins de jeune fille, bien fermes et droits, qui tendaient le tissu de son sous-pull blanc à col roulé. À cette vision, une douce chaleur envahit le corps de Thomas.

C'est bizarre cette sensation, je dois être un peu amoureux d'elle, pensa-t-il.

En classe, il s'asseyait souvent derrière Alexandra pour pouvoir admirer ses longs cheveux châtain qui descendaient bien lisses jusqu'au milieu de son dos. Et lorsqu'il se penchait sur la table de classe, pour écrire, il avançait légèrement la tête pour pouvoir respirer son odeur suave de fille. Retourne-toi, retourne-toi Alexandra et souris-moi, lui demandait-il alors, dans sa tête.

Mais elle restait indifférente à son souhait secret. Jamais il n'avait osé lui parler, Thomas était bien trop timide avec les filles. C'était, à peine, la deuxième année qu'il était en classe avec elles.

De toutes les élèves de cinquième, elle était la seule à avoir

évolué si rapidement vers l'adolescence. Souvent, elle portait un ensemble bleu marine, jupe plissée s'arrêtant juste au-dessus des genoux et veste sur son sous-pull blanc, orné d'une chaîne avec sa petite croix en or. Elle portait des souliers vernis sur des chaussettes blanches montant jusqu'à mi-mollet. Elle avait beaucoup de charme habillée ainsi en *petite fille modèle*.

Comment je peux être attiré par une Grognancourt ?

Son attitude et son comportement en classe reflétaient parfaitement l'éducation donnée par sa famille. Mathieu le Cerf, elle et son frère jumeau Charles-Henri, faisaient partie du petit groupe de *fayots* de sa classe. Cahiers bien tenus et, bien sages, ils étaient toujours parmi les premiers à lever le doigt afin de répondre aux questions posées par le professeur. Elle et son frère étaient aussi les petits *chouchous* de madame La Flûte, professeur de musique. Pendant son cours, presque tous les élèves se faisaient traiter de nuls, sauf bien sûr, les jumeaux qui étaient eux, des musiciens. Charles-Henri était le roi de la flûte traversière et Alexandra suivait, depuis sa petite enfance, des cours privés de piano.

Thomas sortit enfin de ses réflexions et regarda sa montre.

Sept heures et demie. Il se décida à aller frapper à la porte de la cabane. Il tapa plusieurs fois, avant qu'une voix se fasse entendre :

« Qui est là ?

— C'est Thomas, je me suis perdu dans la forêt.

— Fous le camp, Nono n'aime pas les enfants !

— S'il vous plaît, Monsieur, aidez-moi, j'ai soif. »

La porte s'ouvrit alors et un homme apparut. Il était grand avec des cheveux hirsutes blonds ainsi qu'une barbe de la même couleur, il avait de beaux yeux bleu azur. Il portait une veste en jean sur un tee-shirt jauni et un vieux pantalon beige taché qui devait être, avant, à pattes d'éléphant. En effet, le bas du pantalon était tout déchiré et laissait ainsi apparaître ses pieds nus chaussés de sandales en cuir.

« Jamais personne n'a appelé Nono *Monsieur*, dit l'homme, tu n'as pas vu Biquette ?

— Biquette ? C'est qui Biquette ? »

Ah oui, c'est la chèvre dont Phénix m'a parlé, pensa Thomas.

« Non, je ne l'ai pas vue.

— Elle a réveillé Nono cette nuit, pour qu'il lui ouvre la porte, elle doit être partie aux mûres, elle adore manger les épines des mûres. Viens, entre dans la maison de Nono et Biquette, mais fais attention à la planche du bas. »

Thomas enjamba celle-ci et pénétra dans la cabane, il va sans dire que cela sentait le bouc à l'intérieur. Il y faisait un peu sombre, car la clarté du jour avait du mal à pénétrer dans la cabane qui ne possédait que la porte comme seule ouverture. Heureusement pour la vue, quelques rayons de soleil jaillissaient, par-ci par-là, des interstices des rondins de bois mal joints.

Thomas fut surpris par son aménagement intérieur. Près de l'entrée, il y avait une petite table de cuisine et une chaise en formica jaune, quelques casseroles et une poêle noircie pendaient du plafond, tenues par des crochets en fer. Au sol, un vieux seau en zinc renversé servait de support à un réchaud de camping à gaz puis deux ou trois seaux en plastique venaient compléter l'ensemble. Au fond, un matelas d'une personne, muni d'une couverture, reposait sur deux petites palettes en bois. Quelques bouts de bougie étaient posés sur une caisse qui devait être un coffre. Et au milieu de cette cabane, plusieurs vieilles couvertures brunes de l'armée américaine parsemées de poils blancs, étaient posées au sol et devaient servir ainsi de couche à Biquette.

« Assis-toi là, dit l'homme en désignant la chaise en formica. Nono n'est pas encore parti chercher de l'eau à la source, mais il reste encore beaucoup de lait de Biquette d'hier soir, c'est dans le broc devant toi, sur la table. »

Thomas prit alors le petit broc en zinc et but rapidement tout le lait de chèvre.

C'est tiède et fort en goût mais c'est bon quand même, j'avais tellement soif, pensa Thomas.

Puis l'homme lui tendit un paquet de biscuits au chocolat.

« Prends-en plusieurs, c'est monsieur La Défroque qui les a donnés à Nono, avec plein d'autres bonnes choses à manger, quand il est venu le voir, hier après-midi. »

Thomas prit et mangea trois *Choco BN*, il avait un peu faim aussi.

« Merci Monsieur, dit Thomas.

— Monsieur ! »

L'homme était encore tout étonné que l'on puisse l'appeler Monsieur.

« Tu es gentil avec Nono, comme monsieur La Défroque, c'est lui qui m'a donné tout cela. »

Il désigna alors, à Thomas, avec la main, tous les objets de la cabane.

« Il veut que Nono et Biquette aillent vivre chez lui dans la vieille ferme. On y va parfois l'hiver quand il fait trop froid. Il vit avec un vieux monsieur assez maigre, avec de grands cheveux tout blancs. Il me fait un peu peur, il ne me parle presque jamais, je l'appelle monsieur « Boule de neige ».

On est bien ici, Nono attrape des lapins au derrière blanc, avec ses petits lassos en fil de fer et puis il les met dans la casserole comme Mémé le faisait, c'est bon le lapin. Avec Biquette on va aussi, parfois, dans la forêt manger des châtaignes et des mûres. Au bout de l'eau qui coule de la source, il y a une grande mare où chantent les grenouilles. Nono l'appelle la mare aux grenouilles.

Avec sa grande branche pointue, Nono pique les grenouilles et même maintenant, les poissons. C'est difficile de piquer les poissons. Nono n'aime pas trop les poissons, c'est plein d'aiguilles à l'intérieur.

C'est bien meilleur à manger, les pattes des grenouilles, mais il en faut beaucoup. Et puis, on a la source pour faire la toilette et il y a plein de cabinets partout dans la forêt pour faire les besoins de Biquette et Nono.

Excuse si Nono parle beaucoup, il n'y a pas beaucoup de gens à qui Nono puisse parler, ici, dans la forêt. Comment tu t'appelles et que fais-tu, ici, à cette heure ? » demanda l'homme.

Thomas lui redonna son prénom, puis lui raconta son aventure, depuis hier après-midi jusqu'à ce matin, en omettant bien sûr de parler de sa rencontre avec Phénix et en lui parlant surtout de la pinède.

« Nono n'aime pas aller aux arbres tout droits aux aiguilles qui piquent. Tout est pareil, c'est moche et Biquette n'a rien à manger sous ces arbres. Quand elle va revenir, on ira voir monsieur La Défroque, il va te ramener chez toi, Thomas. Il a un vélo avec un moteur.

— Et, vous, Monsieur, comment vous appelez-vous ? Et pourquoi vous vivez seul dans la forêt ?

— Nono, mais Maman lui a donné le prénom de Noël, car il est né un jour de Noël, il ne se souvient pas très bien du numéro de l'année de sa naissance. Mémé Georgette disait qu'il est venu au monde avec une bombe et que cette année-là, il en est tombé plus que des flocons de neige en hiver. Il aime bien la neige, Nono, on peut faire des boules et des bonhommes avec la neige.

Nono a même un deuxième prénom, Hans, comme son papa. Nono ne l'a jamais connu, son papa. Mémé lui a raconté que c'était un ennemi et qu'il avait été brûlé, par un gros camion à chenilles qui crachait du feu, dans sa maison de béton près du Havre où Maman habitait avant. Mémé lui disait aussi, que c'est à cause de lui, qu'ils ont coupé les cheveux de Maman et qu'ils l'ont jetée en prison et que Nono aurait pu naître là-bas, mais qu'elle avait pu venir cacher sa honte chez elle, ici, à Piquebeuf. »

Il doit être né le vingt-cinq décembre mille neuf cent quarante-quatre, pensa Thomas, il a déjà trente-trois ans et il parle comme un enfant de sept ans, il me semble être un peu demeuré.

« Papa n'était pas un ennemi ! Ils l'ont emmené de force pour aller tuer les gens, il était du pays des sucettes, disait Maman.

— Des Sudètes, rectifia Thomas qui connaissait bien l'histoire contemporaine, sa matière préférée. Et ta maman, tu as encore ta maman ? demanda Thomas.

— Non, elle est morte quand Nono était petit. Elle toussait beaucoup et un jour, elle est restée toute chaude sur son lit pendant plusieurs jours. Le docteur est venu et il a dit qu'elle avait dû attraper *une tuber machin chose* en prison et que si on l'avait prévenu plus tôt, il aurait pu la soigner mais que maintenant c'était bien trop tard.

Au cimetière, quand on a mis Maman dans la terre, on n'était

pas beaucoup, Mémé, Joël le garde forestier et Nono.

Nono s'en souvient un peu de Maman, elle lui disait : “Je t'aime beaucoup mon petit Nono, tu as les yeux et les cheveux de ton papa” et elle lui disait, aussi, que Nono était le fruit de l'amour. »

Quelques larmes coulèrent des yeux de Noël, cela faisait longtemps qu'il n'avait pensé ou parlé à quelqu'un de sa mère.

« C'est Maman qui l'a mis à l'école, quand Nono était tout petit. Il savait compter jusqu'à dix et il écrivait même son nom sur une petite ardoise. Elle venait à l'école avec lui le matin et à la sortie, le soir, elle était toujours là pour l'emmener prendre son café au lait à la maison. Quand Maman est montée au ciel, il a beaucoup pleuré et c'est Mémé qui s'est occupée de lui, ensuite. Elle n'avait pas beaucoup le temps de s'occuper de lui et de l'emmener à l'école, car elle lavait les maisons des riches pour avoir des sous.

Et puis, tout s'est embrouillé dans sa tête. Après les grandes vacances, on l'a mis dans la classe d'un méchant homme, monsieur Grogneu, il s'appelait.

— Ah ! c'est le père Grognacourt, le grand-père d'Alexandra, dit Thomas, heureusement qu'on l'a mis à la retraite celui-là.

— Grognacourt ! Oui, oui, c'est lui qui faisait toujours du mal à Nono. Il lui tirait les oreilles, lui tapait sur la tête avec sa grande règle en bois en disant qu'elle sonnait le creux et qu'elle était vide. Nono ne comprenait rien de ce qu'il disait, il aimait juste écouter les histoires des rois. Parfois, Nono allait à côté du tableau et il restait longtemps debout avec le chapeau à grandes oreilles sur la tête, alors, les autres enfants riaient de lui.

Après, ils n'ont plus voulu de lui à l'école, ils ont dit à Mémé qu'il fallait le mettre dans une autre école, loin d'ici, faite pour les *cas* comme Nono. Mémé n'a pas voulu qu'il change d'école à cause des sous. Alors Nono est resté au fond de la classe, monsieur le Maître lui donnait des feuilles blanches et des crayons de couleur. Nono aimait faire des arbres et des fleurs sur les feuilles. Personne n'embêtait Nono en classe, il était le seul à pouvoir amener à l'école les petits joujoux que le Père-Noël lui

avait donnés. Nono n'aimait pas aller dans la cour avec les autres enfants. Ils le poussaient pour le faire tomber en disant qu'il était "Nono le Dingo" et puis ils se moquaient de lui.

Puis, quand Nono est devenu plus grand, il est resté à la maison avec Mémé. Elle disait que cela ne servait plus à rien que Nono aille à l'école, qu'il était plus utile à rester ici, à la maison pour l'aider, qu'il serait son bâton de vieillesse.

Le matin, Nono allait dans le champ voisin de chez nous, cueillir du *manger* pour les lapins de Mémé. Ils habitaient dans des cabines en bois avec un grillage devant qui s'ouvrait. Il devait aussi nettoyer leur maison.

Mémé lui a appris à les tuer. Nono les tenait par les oreilles, et avec l'autre main, il leur donnait un grand coup sous la tête comme ça. »

Noël fit, avec le tranchant de sa main droite, le geste de frapper la nuque de Thomas.

« Eh ! Va doucement Noël, je suis pas un lapin !

— Excuse, Thomas, c'était juste pour te faire voir. Elle lui a aussi appris à les déshabiller et à les couper en morceaux. Ensuite, elle les mettait dans une grande casserole en fonte, avec des légumes, avant de les mettre sur le feu.

L'après-midi, avant quatre heures, Nono allait faire les commissions, Mémé lui donnait des petits papiers qu'il remettait aux messieurs des magasins. Après, ils lui mettaient les choses dans le panier et il rentrait vite chez lui. La madame de la boulangerie était gentille avec Nono, elle lui donnait souvent des bonbons.

— Pourquoi avant quatre heures ? demanda Thomas.

— Après cette heure-là, il y a beaucoup d'enfants dans les rues à cause de la sortie de l'école.

— Et, alors !

— Les enfants sont méchants avec Nono, mais pas toi, Thomas, tu as l'air d'être gentil. Avant, Nono sortait le soir : une fois, ils lui ont jeté des billes dans les jambes avec des lance-pierres, en disant : "Vise, voilà Dingo le boche qui va faire les courses de la vieille" et une autre fois, ils lui ont couru après en

disant qu'ils allaient se faire un Schleu. Heureusement que Nono court plus vite qu'eux !

Un jour, beaucoup plus tard, Mémé est rentrée avec Biquette, elle disait que c'était pour nettoyer le jardin et avoir du bon lait. Elle est vite devenue son amie. Elle venait avec Nono cueillir les herbes des lapins dans le champ, mais elle, elle mangeait tout et elle lui donnait parfois des coups avec sa tête dans le derrière quand Nono était baissé pour arracher l'herbe.

Elle nous donne du lait par les tétines qu'il faut tirer. Tu as vu, Thomas, c'est bon le lait de Biquette.

— Oui Noël, répondit Thomas, il est très bon son lait.

— Mémé, Biquette et Nono étaient très heureux ensemble. À part le monsieur des lettres, on ne voyait presque personne. Parfois le dimanche matin, Joël, le garde, venait boire du café avec Mémé. Ils parlaient entre eux et ils disaient que cela n'intéressait pas Nono et que c'était la conversation des adultes.

Mais Nono écoutait quand même.

Joël disait qu'il avait beaucoup aimé Clémence, et que déjà tout petit, quand ils jouaient ensemble, il avait de l'affection pour elle. Et que si elle n'était pas partie au Havre, en pleine guerre, travailler à l'hôpital, elle n'aurait jamais connu l'Allemand. Que Clémence aurait pu s'installer ici comme infirmière et que tous les deux, ils auraient pu être heureux ensemble.

Et puis Mémé répondait : "C'est t'y pas malheureux cette histoire, quand même !" Et aussi : "Elle, si sérieuse, s'amouracher d'un étranger et allemand par-dessus tout" !

Ah oui, Nono allait oublier ; un autre monsieur est venu nous voir, à la fin. C'était le propriétaire de chez nous et du champ voisin, monsieur Le Maquignon, lui a dit Mémé.

C'était en été, il était gros et gras et il avait une tête toute rouge avec de l'eau qui en coulait et sur le dessus, il avait une casquette plate avec des carreaux jaunes. Il a dit à Mémé qu'il fallait que l'on parte habiter ailleurs. Qu'il allait construire un immeuble à la place de chez nous et sur le champ d'à côté, que c'était le progrès et une bonne affaire pour lui.

Quand il est parti, Nono a demandé à Mémé : "C'est quoi un

immeuble” ?

“C’est une très grande maison en ciment ou plusieurs familles habitent les unes à côté des autres. Tu vois, mon Nono, c’est comme les cabines de nos lapins, les unes contre les autres, les unes au-dessus des autres, mais ils appellent ces cases des appartements et non des cabines comme celles de nos lapins.”

Nono n’a rien compris à l’histoire des lapins de Mémé. Tu vois, Thomas, c’était la vie de Nono avant.

— Mais, Noël, tu ne m’as pas dit pourquoi et comment tu es venu construire ta cabane ici.

— Nono n’aime pas en parler.

— S’il te plaît, Noël, rien que pour moi, raconte, j’ai envie de savoir.

— Bon ! C’est la faute à Mémé.

— De ta grand-mère, mais pourquoi ?

— Elle est partie, elle aussi, et Nono est resté tout seul avec Biquette. Un matin, Nono pensait que Mémé devait dormir encore, car elle travaillait tard chez les gens riches. Nono était en train d’enlever la peau des patates pour le ragoût de Mémé lorsque deux messieurs en habits bleus avec des chapeaux carrés sur la tête sont entrés dans la cuisine, sans frapper à la porte.

Un des messieurs était petit, vieux et un peu gros ; il avait des drôles de moustaches à bouclettes, il devait s’appeler chef. L’autre était grand, plus jeune avec un visage blanc, Nono ne connaît pas son nom.

Le vieux monsieur a dit :

“Vous êtes bien, l’individu Noël, Hans Le Conte, né le vingt-cinq décembre mille neuf cent quarante-quatre à Piquebeuf les Essarts, dans le département de la Seine Maritime ?

— Oui, c’est lui, Nono.

— Asseyez-vous.

— Mais Nono est déjà assis !

— Bon, tant mieux ! Votre grand-mère, la dame Georgette Le Conte a été trouvée par un jardinier, ce matin, à sept heures seize, noyée dans l’étang du chevalier Paul Henri Le Cerf ; lequel nous a déclaré que sa famille employait la dite Georgette Le Conte

comme femme de ménage depuis plus de trente ans et qu'il avait surpris, hier soir, cette employée consommant les framboises réservées à l'usage de son fils Mathieu au lieu d'effectuer sa tâche de ménage. Cet acte, constituant une faute inexcusable, il a décidé de mettre fin au contrat de cette domestique et ceci sur le champ.

— Mais Chef, elle travaillait au noir, il n'y avait donc pas de contrat de travail.

— Bon, c'est un détail, on enquêtera plus tard. Je reprends. Monsieur le Chevalier nous a aussi déclaré que la dame Le Conte a quitté sa résidence à dix heures vingt du soir et que pour lui causer des problèmes, cette personne avait certainement décidé de mettre fin à ses jours dans son étang.

— C'est quoi mettre fin à ses jours ? demanda Noël.

— En résumé, votre grand-mère est morte, mais ne m'interrompez plus, je n'ai pas fini et c'est déjà assez pénible pour moi d'avoir à effectuer cette démarche. Monsieur le juge des tutelles a été rapidement mis au courant de votre situation par monsieur Le Maquignon, ami du chevalier Le Cerf. Et vu que maintenant, suite au décès de votre grand-mère, vous n'avez plus de tutrice, il a décidé de vous placer, en urgence, à l'hôpital Sigmund Freud de Rouen.

— Mais Nono n'est pas malade !

— Taisez-vous ! C'est un ordre de monsieur le Juge. Vous avez l'après-midi pour rassembler vos affaires personnelles, une ambulance viendra vous prendre, vous et votre paquetage, à six heures trente ce soir. Il va sans dire qu'il vous est interdit de quitter votre foyer d'ici là. Nous repasserons dans l'après-midi pour nous assurer de votre présence et pour attendre avec vous l'ambulance.

— Mais Biquette et les lapins de Mémé, que vont-ils devenir ? cria presque Noël.

— Chef ! On a oublié la chèvre et les lapins, qu'est-ce qu'on va en faire ?

— On doit repasser chez monsieur Le Maquignon pour le tenir au courant. Il est boucher et chevillard, il saura bien quoi en faire, c'est son métier et sa maison après tout.”

Quand les messieurs en bleu sont partis, de colère, Nono a jeté toutes les patates contre le mur, puis il a pleuré un peu pour Mémé.

Nono n'est pas trop bête, il a senti le danger pour lui et Biquette. Nono est sorti dans le jardin pour ouvrir les grillages des cabines des lapins puis il a mis beaucoup d'affaires et du manger dans la nappe à fleurs de la table. Nono l'a pliée et l'a mise sur son épaule, puis il est parti chercher Biquette dans le champ. Nono lui a dit : "Biquette, Mémé est partie au ciel rejoindre Maman et il y a des gens qui vont être méchants avec nous. Viens Biquette, suis Nono."

On a marché longtemps, surtout à cause de Biquette qui s'arrêtait tout le temps pour manger sur le bord des chemins. On a traversé toute la forêt et le soir, on s'est arrêté ici. C'est beau ici, hein, Thomas ?

— Oui, Noël, elle est très belle cette petite clairière.

— Nono était fatigué, il s'est endormi par terre avec la nappe de Mémé sous la tête en regardant les étoiles, là-haut dans le ciel.

Le matin, les oiseaux ont réveillé Nono par leurs chansons, il y avait un oiseau qui sifflait, l'autre qui disait *coucou, coucou*, et même un qui faisait : *tac, tac, tac* avec son bec sur le tronc d'un arbre.

Après s'être levé, Nono chercha un moment Biquette, mais il la trouva rapidement. Elle buvait de l'eau qui sortait de la terre, derrière les petits arbres là-bas, c'est Biquette qui a trouvé la petite source. C'est ici que Nono voulait vivre avec son amie.

Puis un monsieur est arrivé, il a dit à Nono qu'il se promenait de bonne heure pour pouvoir méditer tranquillement dans la forêt.

Il a dit à Nono qu'il s'appelait Paul, mais que les gens le surnommaient La Défroque parce qu'il avait été curé, avant. Et puis, il a demandé qui était Nono et ce qu'il faisait avec Biquette dans cette grande forêt. Comme à toi, Thomas, Nono lui a raconté toute son histoire.

À la fin de l'histoire à Nono, un peu en colère, il a dit : "C'est vraiment une ville de crétins que cette ville-là. L'église, le dimanche matin, pour la messe, est pleine d'hypocrites qui se

disent bons catholiques.”

Il a aussi dit à Nono qu’il pouvait venir habiter chez lui, qu’il avait une grande maison, une ancienne ferme, qu’elle était bien trop grande pour lui et son ami Pierre, qu’il y avait de la place pour Nono et une grande cour avec des pommiers pour Biquette.

“Non, merci Monsieur, Nono a peur aussi des hommes maintenant ; il veut faire sa maison ici, pour vivre seul avec Biquette.”

L’après-midi, il est revenu avec beaucoup d’outils et il a aidé Nono à construire sa maison ici. »

À peine la phrase de Noël fut finie, qu’une détonation se fit entendre, aussitôt suivie du bruit d’une volée de plombs s’écrasant contre la porte de la cabane. Et une voix forte et autoritaire résonna :

« Sors de ton gourbi, le Hippy, il faut que l’on cause. Je sais que tu es là, je t’ai entendu parler tout seul. »

Thomas regarda à l’extérieur de la cabane par une fente située entre deux rondins de bois.

Zut, pensa Thomas, c’est le pire de la famille Grognancourt, l’oncle d’Alex, revenu récemment du midi de la France, pour passer sa retraite de militaire de carrière auprès de sa famille.

L’oncle se tenait debout, les jambes écartées et tenait son fusil posé sur l’épaule avec la main sous la crosse. Il avait bien fière allure en treillis de satin vert. Son pantalon était tellement ajusté à son corps, qu’il mettait ainsi en évidence, sous sa cartouchière, la grosseur de ses parties intimes. De chaque côté, sur les jambes, les poches formaient deux grosses bosses ; peut-être qu’il avait dû y mettre des petites bouteilles de bière. Ses pieds étaient, bien sûr, chaussés de brodequins de l’armée française et sa tête coiffée d’une casquette à visière de l’armée américaine.

Thomas aperçut aussi, derrière lui, une belle chèvre blanche, avec le poil demi-angora, qui s’avançait vers la cabane. Aussitôt, l’ancien militaire ordonna :

« Sors de là, pouilleux, ou sinon je vais faire un carton sur ta chèvre.